

ABRÉGÉ  
DES  
NUITS D'YOUNG.



*we 23 d*

AB

120265







# ABRÉGÉ

DES

OEUVRES D'YOUNG.

TRADUCTION  
DE LE TOURNEUR.



À BASLE

de l'Imprimerie de Guillaume Haas fils.

1796.



# ARRÊTÉ

DES

.....  
Qu'il est affreux de se traîner pas à pas ,  
d'avancer en souffrant vers le terme de  
ses jours, de traverser dans les horreurs  
de l'incertitude et de l'effroi l'espace de  
ses dernières années, comme une longue  
et sombre avenue qui vous conduit au  
tombeau; de se sentir s'enfoncer de plus  
en plus dans la noire épaisseur de ses  
ombres, en voyant s'éteindre par degrés  
la lueur mourante de l'espérance. Telle  
est la route horrible où ma destinée m'a  
forcé d'entrer sur la fin de ma carrière;  
c'est le long de ces journées de peine et  
de désespoir, que ma triste existence a  
traîné ses pas douloureux.

*Young, dixième Nuit.*

.....



AB 120 265

L 121

---

A V I S  
SUR CET ABRÉGÉ.

IL est si peu d'êtres vraiment sensibles ; et cependant le besoin de réfléchir, de méditer quelquefois sur le néant des jouissances de la vie, paroît commun au plus grand nombre des individus. La mélancolie qui a tant de charmes, tant de douceur, souvent tant de consolations pour les ames tendres et souffrantes, s'attache également à des caractères qu'on

n'en auroit guères cru susceptibles ; elle sait leur arracher les mouvemens de la pitié, ou les larmes du repentir.

Mais dans quel tems, à quelle époque l'avantage de pleurer, celui de faire un retour heureux sur soi-même, furent-ils jamais plus désirables et plus utiles ? Ici, des familles entières dispersées, ou cherchant en vain les tombeaux de leurs amis ; l'opulence transformée en misère ; tout ce qui brilloit naguères dans le tableau mouvant

— ○ — §

du monde, éteint, proscrit ou disparu : là, mille auteurs inconsolables de malheurs qu'ils ne peuvent plus réparer, et victimes eux-mêmes de leurs erreurs, ou de leurs illusions; enfin tant de preuves vivantes de l'inconstance de la fortune, de ses faveurs si perfides, ainsi que des caprices du sort.

Et du sein de ces ruines animées, du milieu des débris de ce grand bouleversement moral, ne semble-t-il pas s'élever une voix éloquente, qui commande

le mépris des choses de la terre.

Ah ! l'on reconnoit cette voix ;  
c'est celle du sublime Young ,  
de ce noble Anglois qui , dans  
ses veilles solitaires , sut dé-  
ployer avec tant d'énergie les  
trésors des plus touchantes véri-  
tés. Oui , c'est la voix de celui  
dont la main religieuse et hardie  
souleva le rideau tiré entre le  
ciel et la terre , pour montrer  
sans cesse à l'homme le seul  
but raisonnable de ses espé-  
rances.

Qui n'a pas lu, ou cru lire les Nuits d'Young? mais leur volume très étendu; les dissertations qui s'y trouvent, peu faites pour des esprits légers et superficiels qu'il ne faut pas fatiguer par une trop longue réflexion; cette quantité de notes qui en détournent ou suspendent l'intérêt, doivent faire sentir l'utilité d'un abrégé qui, mis à la portée du plus grand nombre, pourra répandre aussi plus généralement l'heureux effet de ses douces influences.

Ainsi, réduire à douze Nuits les vingt - quatre qui sont dans l'original ; supprimer ce qui n'y porte pas le caractère d'une morale céleste, d'une sainte philosophie, d'un recueillement tendre et profond ; en resserrer les périodes trop longues ; leur donner à la plupart la forme d'une maxime ; les terminer par une de ces pensées fortes et attachantes qui souvent renferment la valeur d'un ouvrage entier ; tel a été le but de ce petit abrégé.

C'est là qu'on peut apprendre à regarder ce qui passe pour le bonheur de la vie, et ce que l'on craint comme ses maux, avec une égale indifférence. En considérant la briéveté de la carrière même la plus longue, et l'incertitude de sa durée, qui pourroit encore attacher tant de prix à des biens qui n'existent qu'un moment, et dont il y a apparence qu'on sera sitôt dépouillé? Cette réflexion met presque au même niveau toutes les fortunes et

tous les états ; car elle ne laisse aucun droit de triompher dans la position la plus avantageuse, ni aucune raison de se décourager dans la situation la plus déplorable.

Le vrai remède de la douleur est placé dans l'attendrissement de l'ame, et dans les pleurs de la sensibilité.

*Young.*

PRÉCIS  
DE LA VIE D'YOUNG.

**E**douard Young, né à Upham dans le Hampshire, en 1684. Passionné, dès sa jeunesse, pour la fortune et pour la gloire, mais bien traité seulement de la dernière, ses premiers succès dans la poésie lui valurent un protecteur puissant, dont il sut diriger les bienfaits vers les autres, beaucoup plus que sur lui-même. Engagé dans les ordres, il fut nommé presque aussitôt chapelain du roi, puis en 1730, curé de Wellwin, dans le Herfordshire. L'année suivante, il épousa milady Betty Lée, veuve du colonel Lée, et fille du comte de Lichtfield, femme douée des plus excellentes qualités,

et d'une douceur inaltérable de caractère. Mais, vers l'année 1741, la mort en moins de trois mois, lui enleva cette digne épouse et les deux enfans de son premier mari, qu'il aimoit aussi tendrement que s'ils eussent été les siens. Séparé ainsi de tout ce qu'il avoit de plus cher, dégoûté du monde et de la vie, son génie semblable aux lampes sépulchrales ne brûla plus que sur les tombeaux de ses amis, et ne rechercha ses consolations que dans cet avenir où l'homme triste et malheureux se plaît à se réfugier. Ce fut là qu'il puisa cette mélancolie sublime qui semble encore respirer dans ses écrits. Enfin, la mort qu'il avoit tant invoquée vint, le 12 avril 1765, réunir ce vieillard vénérable à ceux qu'il pleuroit depuis si longtems. On l'a surnommé : *le peintre du malheur.*



Maintenant, assise au haut des airs sur son trône d'ébène, la nuit étend son sceptre de plomb sur un monde assoupi. Quelle obscurité ! l'œil ne voit aucun objet, l'oreille n'entend aucun son. Il semble que le mouvement qui donne la vie à l'univers se soit arrêté, et que la nature fasse une pause. Repos terrible, image prophétique de la fin du monde, qu'elle ne tarde plus !... Destin ! hâte-toi de tirer le rideau ; je ne peux plus perdre.

Silence ! obscurité ! couple solennel, augustes enfans de l'antique nuit, vous dont la présence fortifie l'ame, vous dont la puissance invisible relève l'homme abattu, assistez-moi ; je vous remercierai dans le tombeau.

C'est là votre empire ; c'est là que ce corps fragile dont la poussière vous appartient, doit bientôt rendre hommage à votre terrible divinité.

Une heure sonne !... nous ne comptons

les heures qu'après qu'elles sont perdues. C'est donc sagesse à l'homme de donner au tems une voix. Le son de l'airain frémis- sant rétentit au fond de mon ame; je la sens tressaillir comme à la voix de l'ange du jugement. Si j'ai bien entendu, la cloche a sonné la dernière de mes heures. Où sont maintenant celles qui l'ont précédée? elles sont avec les années qui ont vu naître le monde.

Où vais-je? ... Du bord étroit de la vie, j'abaisse mes regards tremblans. . . . Dieu! quel abyme sans fond! épouvantable éternité, c'est toi que mon œil rencontre; tu dois t'attacher à mon être. . . . Mais comment donc l'éternité pourroit-elle appartenir à une créature si fragile, à moi qui n'ai pas une heure en propriété?

Insensé! je me promettois des plaisirs stables sur le théâtre changeant du monde, des jours clairs et sereins au milieu des tourmens de la vie, un bonheur calme sur ses flots agités.

Quel univers enchanteur habitoit ma jeunesse ! De quelles riches couleurs mon imagination me peignoit tous les objets ! Je me plaisois à m'envelopper de ces voiles tissés par ma folie. J'idolâtrois mon erreur, lorsque tout à coup je me suis réveillé au bruit perçant de la cloche funèbre... et j'ai frémi, en me voyant moi-même à demi décédé.

Douces illusions ! richesses imaginaires ! qu'êtes-vous devenues ? De cet empire si brillant et si vaste où mon ame faisoit la souveraine, que lui reste-t-il aujourd'hui ? une frêle demeure d'argille qui déjà tombe en ruines, de toutes parts. Oui, les fils dont l'industrielle araignée ourdit sa toile, sont encore des cables auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie !

Que l'homme est un être étonnant ! quel contraste de richesse et de pauvreté, d'abjection et de grandeur ! Rayon éteint

de la suprême intelligence, anneau brillant de la chaîne immense qui descend depuis le ciel jusqu'au néant, vil insecte, image de Dieu!... le bras d'un ange ne sauroit le préserver du tombeau; mais des légions d'anges ne sauroient l'y tenir relégué.

Demeures célestes des immortels! ce n'est que dans votre sein qu'on peut trouver le bonheur. Dès qu'il peut finir, il cesse d'exister.

Ici, c'est le théâtre des tristes vicissitudes; chaque heure enfante des révolutions sur notre globe infortuné. Chaque heure, un glaive tranchant dans sa main, va moissonnant nos plaisirs, à mesure qu'ils naissent, et se fait un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes de la félicité.

O mort! souveraine propriétaire de tous les êtres, il t'appartient d'effacer les empires sous tes pas, et d'éteindre les astres. Le soleil lui-même, tu ne dois le souffrir qu'un tems dans l'univers. Un

jour viendra où ton bras le détrônant de sa sphère le précipitera dans la nuit.

C'est en vain que le tems coule et change ; le plaisir a fait avec moi un divorce éternel. La pensée trop active pour mon repos me persécute sans relâche. La cruelle, profitant du calme et des ténèbres m'entraîne dans le passé ; elle me ramène au lieu où furent mes jouissances, et je n'y trouve plus qu'un désert où leurs fantômes sont restés pour tourmenter ma mémoire.

Quelle foule de fléaux divers opprime l'humanité ! la misère et les maladies incurables assaillent à la fois une multitude de désespérés, et ne leur laissent d'asyle que dans le tombeau.

Combien d'infortunés, nourris autrefois dans le sein de l'opulence, implorant aujourd'hui la main froide et lente de la charité, et ô vue choquante, l'implorant en vain ! Encore si le malheur ne saisissoit que le vice ! mais ni la prudence ni la

malheur ne saisissoit que le vice ! mais ni la prudence ni la

vertu ne peuvent nous défendre de ses aveugles mains. O lune ! notre malheureux globe est encore plus changeant que le tien. Je te vois pâle et triste ; serois-tu un témoin sensible des malheurs de l'espèce humaine ?

La fortune te sourit, Lorenzo ! tu te laisses endormir à ses chants flatteurs ; tremble, elle vend le bonheur. Sais-tu que le mortel heureux contracte une dette avec l'adversité ?

J'ai tout perdu avec toi, mon cher Henri ; ton dernier soupir a rompu le charme ; le grand enchanteur est mort, et ce pays d'illusion s'est effacé. Cher Henri ! tu n'es donc plus qu'une cendre inutile et vaine, jettée et perdue dans la nuit du cercueil ; tu n'étois cependant pas dans l'âge de songer à le commander.

Tendre Philomèle ! comme toi je cherche la nuit ; comme toi, le cœur blessé d'un trait qui le déchire, j'essaye d'assoupir mes douleurs par mes chants mélancoliques ; nous envoyons ensemble nos accens vers les cieux.

HENRI.

Je viens d'entendre la voix perçante du coq vigilant; c'est une sentinelle que Dieu a placée près de l'homme, pour l'éveiller dans la nuit, pour ramener ses pensées vers son auteur. L'œil de l'Éternel est ouvert sur l'univers et sur moi.

Hélas! qu'il me voit malheureux. Mes yeux se chargent de pleurs... où est donc mon courage? Le moyen de mériter moins ses maux, c'est de les accepter, de les supporter en paix.

Henri! toi dont l'âme si pure étoit un trésor de morale, toi dont la bouche éloquente étoit l'organe de la sagesse, avec quel plaisir nous nous entretenions ensemble de sujets tristes et sérieux. Nous écartions les pensées vaines et stériles faites pour ces ouvrages à la mode consacrés à la frivolité. Nous nous aimions

pour devenir plus vertueux. Que de beaux jours d'été nous avons embellis, assis tous deux au bord d'un ruisseau, et respirant avec l'haleine du zéphir le doux sentiment de l'amitié! Que de jours d'hiver nous avons abrégés encore, dans la chaleur de nos disputes innocentes!

Amitié! fruit délicieux, charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre et visiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. Elle se plait avec deux cœurs unis, appuyés l'un sur l'autre, endormis ensemble dans une paix voluptueuse. Ni le tems ni la mort ne peuvent la flétrir.

Il en est des connoissances comme des bienfaits. Donner, c'est acquérir; en enseignant, nous apprenons. Arrachons-nous donc de tems en tems du sein de notre retraite, pour aller nous éclairer de la

raison d'un ami. Que je plains l'homme triste et mélancolique qui s'obstine à vivre entièrement isolé! Oui, le fou de la raison est plus extravagant que le fou de la nature : il est plus malheureux que lui ; les vrais sages ont des amis.

Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais l'homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvoit l'être. Quand le sentiment du plaisir descend dans nos cœurs ; quand il s'y arrête sans force et sans chaleur, il s'éteint bientôt ; mais s'il en sort pour se répandre et se communiquer ; s'il y revient, réfléchi du sein d'un ami, ah ! c'est alors que nous le sentons brûlant, et qu'il nous embrase. Le bonheur veut deux êtres.

Qu'il est beau de faire ensemble le bien, et de courir en s'aimant dans la carrière de la vertu ! Cette noble émulation est le plus précieux don de l'amitié qui s'accroit elle-même par cette douce rivalité ; elle

élève deux amis à la perfection la plus sublime. Ils entrent de front dans le séjour de l'immortalité.

Mais, s'il en coûte pour acquérir l'amitié, il en coûte encore pour la conserver; rien n'est si délicat. Un rien l'affecte; la réserve la blesse; la défiance la tue. Prononce sur ton ami pour la vie; dès que tu l'as nommé, abandonne-toi à lui jusqu'à la mort.

Cher Henri! puis-je trop pleurer ta perte. Je n'ai connu ce que je perdois, qu'en te voyant mourir. Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort mériteroit une main divine; et ce seroit aux anges à prendre les crayons.... Cependant, si l'amitié essayoit de les conduire.... arrêtons nous un moment pour recueillir mon ame.... Que vois-je? un lit de mort.... non, c'est un lit de triomphe!

Fuyez, profanes! ou n'approchez qu'avec respect. La chambre où l'homme de bien

se retire, pour consommer sa vie et ses destins, est un sanctuaire dont les portes ouvrent sur les cieus. Ici, le flambeau de la vérité luit dans tout son éclat; ici tombe le masque de l'hypocrite. C'est au bord du tombeau que Dieu déchire le voile et montre ses amis.

Frappé soudain sans avoir été menacé, au midi de ses jours, dans le sein du bonheur... Un tombeau qui s'ouvre... une voix qui s'éteint; et le dernier, ah! comment l'exprimer... le silence éternel d'un ami.

Au milieu des trances de la mort, des vains combats de la nature défaillante, quels rayons de joie se mêloient sur son visage aux ombres du trépas! quel calme! quelle paix! Henri avoit déjà franchi les bornes de l'humanité; l'Éternel le soutenoit mourant. C'étoit Henri expirant qui consolait ses amis, et qui les exhortoit à la vertu.

L'instant

L'instant fatal arrive. Grand dans sa ruine, il ne cède pas, il donne son ame sublime. Ainsi qu'à l'heure où le soleil s'abaisse sous l'horizon, on voit le haut des tours ou le sommet des montagnes retenir les derniers rayons de l'astre disparu, ainsi l'espérance étincelle encore sur son front auguste. Henri, toujours calme et séreïn, élève au dessus des ombres de la mort sa tête éclatante.

## NARCISSE.

*Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.*

(Virg.)

Sortant des rêves bizarres où le sommeil égaroit ma pensée, je m'éveille encore une fois. La nuit tient l'univers enveloppé de ses ombres.

Hélas ! c'est pour verser des larmes, que mes yeux s'ouvrent dans les ténèbres ! L'amant, plein d'espoir et d'impatience, court aux lieux fortunés où l'attend son amante. Aussi exact que lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous de la douleur.

Divinité des âmes sensibles, ô lune ! ô toi qui, dans ces heures de silence, règnes en paix et seule sur la foule des astres, descends de ton trône d'argent ; viens m'inspirer des chants dignes des cieux !

Ah! je sens déjà ta mélancolique influence; elle pénètre mon ame attendrie. Mon sujet te plait et t'intéresse. Je pleure la perte d'une beauté modeste et touchante comme la tienne.... O ma chère Narcisse! je crois te voir pâle et triste; je crois t'entendre dire à mon ame: „ Il est nuit „ pour moi; ma jeunesse et mes plus „ chères espérances sont ensevelies dans „ une ombre éternelle. ”

Non, jamais la nuit qui s'éleva du tombeau de Henri ne fut si noire, et ne m'enveloppa de vapeurs aussi mortelles. O chaîne de malheurs! ils viennent rarement seuls; ils aiment à suivre par troupe, à se presser en foule sur les pas d'un malheureux. La tombe où Henri est descendu n'étoit pas encore fermée, que Narcisse l'a suivi. Occupé à gémir sur la cendre de mon ami, il me faut aussi pleurer ma fille.

En frappant coup sur coup, la mort

confond mes soupirs, et jette le trouble et la division parmi mes maux. Ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel des deux pleurer le premier. O mon ami! ô ma fille! mon cœur se déchire entre vous.

Mort cruelle! tu as plongé Narcisse dans le tombeau... au printems de ses jours, lorsque sa jeune ame ne faisoit que de s'ouvrir à la vie et au bonheur. Le bonheur! en est-il ici bas? c'est un fruit interdit à la bouche des mortels.

Quelle étoit belle! qu'elle avoit de douceur! Combien son innocence ajoutoit aux charmes de sa jeunesse! que d'enjouement et de gaieté! La fortune et la vertu lui prodiguoient tous leurs dons, d'une main libérale. Pour en jouir, il ne lui falloit que des jours. Hélas! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plutôt de la mort.

Ainsi tombe, atteint du plomb meurtrier, le chantre mélodieux des forêts, au

moment même où il charmoit les airs par son brillant ramage; il expire au milieu de sa douce chanson interrompue. Il n'est plus de voix dans le bocage que ses concerts animoient; et l'on y sent rentrer la sombre horreur d'un vaste et triste silence.

O ma fille! dans quelle solitude profonde tu as laissé ton père. Je ne l'entendrai donc plus cette voix touchante qui alloit à mon cœur. Mon oreille est encore remplie du doux murmure de ses derniers sons. Le frémissement délicieux qu'elle excitoit au fond de mon ame émue y dure encore, et la pénètre d'une tristesse mêlée de volupté.

Beauté, jeunesse, voix séduisante, gaieté, vertu, cœur fait pour aimer... qu'a de plus le ciel à donner aux mortels? Ma fille étoit mon trésor; et moi j'étois... ah! j'étois le père le plus heureux: titre brillant et vain qui me cachoit l'abyme de misère où j'allois tomber. La mort offensée

de mon bonheur a fait signe au ver d'attaquer cette rose si belle. A peine fleurie, il l'a piquée; elle a été la proie d'un moment.

Que les biens de la vie sont trompeurs! ils ne nous donnent un éclair de plaisir, que pour nous livrer à la peine, qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. Oh! combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance.

En quel état j'ai vu ma fille! Telle qu'un jeune arbrisseau renversé par un orage du printems, lorsque tous ses boutons ouverts venoient de s'épanouir en fleurs, j'ai vu Narcisse étendue, belle encore dans les bras de la mort. En la voyant mourir, je me sentoís suffoquer par les sanglots de la tendresse et de la pitié.

Quel est le sage austère qui n'excusera pas mes soupirs? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes. La raison permet les pleurs à un être

malheureux et sensible; elle n'en défend que l'excès. O vous que la mort a privés d'une fille accomplie, ayez pitié de moi!

Dès que je vis ses beaux yeux perdre leur éclat, et ne plus jeter que des regards éteints et languissans sur les objets de la vie, une paleur mortelle décolorer ses joues de roses, et de noirs présages passer dans l'ame de tous ceux qui la voyoient, je l'arrachai de son climat natal où le noir Borée souffloit le froid du trépas. Mes bras paternels la portèrent plus près du soleil, (a) espérant qu'il la ranimeroit de ses rayons bienfaisans.

Mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras, comme il laisse un lys se courber et mourir dans nos jardins.

Lys majestueux! et vous, peuple de

(a) *Montpellier.*

fleurs, qui émaillez la verdure de nos champs, vous qui vivez d'ambrosie céleste! vous aimiez que ma fille vous cueillit; vous deveniez plus belles dans ses mains; vous portiez à ses sens délicats un parfum voluptueux et pur comme son ame. Aimables fugitives, êtres charmans! ô combien votre sort est plus heureux que le sien! vous passez, il est vrai, comme elle, dans un rapide instant; mais vous ne préparez pas d'éternelles douleurs.

Fille incomparable! enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale, au moment où la fortune te sourioit avec ton amant; lorsque ton ame ouverte au plaisir commençoit à sentir le bonheur d'être; lorsque les aveugles mortels te nommoient hautement la plus heureuse des amantes.... c'est alors que ta cendre reste sur une terre étrangère.

Ô Zèle barbare et hai d'un Dieu bien-faisant! des hommes impitoyables, parce-

qu'elle n'adoroit pas ce Dieu à leur manière, ont refusé de répandre de la poussière sur sa poussière. Il m'a fallu dérober furtivement un tombeau pour ma fille. Au milieu de la nuit, enveloppé des ténèbres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux. Chère ombre! pardonne à la nécessité cruelle; la douleur et l'indignation se disputoient mon cœur. J'ai été encore plus humain que les habitans de cette terre barbare, en leur souhaitant à tous, dans ma juste douleur, le tombeau qu'ils t'ont refusé.

Que cette conduite est révoltante dans une classe d'êtres malheureux qui ne sont nés que de l'amour, qui ne subsistent que par l'amour, qui n'ont pour s'aimer qu'un instant que le destin reprend aussitôt et abyme dans une nuit éternelle!

Non, la nature ne voit point dans son

sein, de monstre plus étrange et plus affreux, que ne l'est un homme insensible au malheur d'un homme!

Combien de fois l'homme est perfide jusque dans ses caresses! S'il secourt son semblable, son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits. Sa pitié outrage l'infortuné, en lui tendant les mains. L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Dieu qui voit leur cœur à découvert, en a voilé, en a sauvé à tous les êtres le hideux spectacle.

Chère Narcisse! je communiquerai ma tristesse à l'univers entier. Partout où la renommée portera ton nom, partout où mes vers rediront ta mort funeste, tu recevras les soupirs des cœurs sensibles. Le jeune homme dans la fougue de l'âge et des plaisirs suspendra sa joie, pour s'attendrir sur ton sort; il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux.

---

## 4.

LE CARACTÈRE ET L'OUBLI  
DE LA MORT.

Que la mort est bizarre et cruelle! Si du moins, elle n'emportoit que les malheureux et les vieillards!... si elle s'assujettissoit à suivre le cours de la nature... mais souvent l'impitoyable nous entraîne au tombeau, pleins de force et de santé. Quand la vie est un mal, elle nous la laisse. Est-elle un bien? elle nous l'arrache.

Sans doute l'Éternel a dit à la mort:  
„Frappe les coups les plus inattendus et  
„les plus propres à allarmer les vivans.”  
Qu'elle est fidelle à s'acquitter de ces ordres terribles! comme elle trompe notre attente et se joue de notre sécurité!

La prospérité jette un éclat sinistre...  
Un grand bonheur menace d'un grand revers. La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort.

Un chêne superbe balance au haut des airs sa cime touffue ; il répand sur la plaine, dans un vaste contour, la fraîcheur et l'ombrage. Longtems, il a bravé les orages et les vents ; mais la cognée remarque sa hauteur et s'attache à ses racines. Frappé de ses coups redoublés, il succombe en gémissant ; il tombe comme un tonnerre sur la plaine rétentissante, et la couvre de l'immense étendue de ses rameaux. Ainsi pour consterner la foule vulgaire, la faux de la mort immole de grandes victimes ; le bonheur attire son glaive.

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. Comme les yeux de ma fille brilloient de jeunesse et de santé ! elle étoit trop belle pour vivre.

C'est ainsi que la mort se couvre des apparences de la plus belle vie. Le cœur imprudent d'un amant se laisse éblouir par les attraits de son amante. En voyant

ce teint de rose, ces lèvres vermeilles et fraîches qui appellent le baiser, ce sourire des grâces, il oublie qu'il aime une mortelle. Le malheureux est loin de songer aux larmes qu'à l'heure même il va verser dans son désespoir. Hélas ! il faudroit ou ne s'unir jamais, ou n'être jamais séparés.

Lorsqu'assis près d'un lit funèbre, le cœur dans les angoisses, penchés sur un ami mourant, nous comptons avec effroi les momens qui lui restent, et que nous croyons dans le son de chacune des heures entendre le cri de la mort, nos passions sont glacées ; le vol superbe de nos désirs se rabaisse vers la terre. Nous songeons que bientôt acteurs nous-mêmes, nous donnerons le triste spectacle qui nous est offert ; et nos yeux se tournent malgré nous vers notre dernier azyle.

Mais si nous laissons nos pensées suivre un moment son cercueil, que nous sommes

prompts à les rappeler ! Les joues encore mouillées de larmes , déjà le sourire est revenu sur nos lèvres , et la folie dans nos cœurs. Nous devenons bientôt pour l'ami le plus tendre aussi froids que le marbre qui couvre sa tombe.

Tant que nous sommes jeunes et pleins de vie , nous nous reposons fièrement sur le présent , sans aucune inquiétude de l'avenir. Les hommes vivent , comme s'ils ne devoient jamais mourir. Ils s'alarment pourtant , lorsque la mort frappe près d'eux quelque coup inattendu. Mais quoique nos amis disparaissent , et que nous soyons blessés nous-mêmes du coup qui les tue , nous oublions que la foudre est tombée , dès que ses feux se sont éteints. La trace de l'oiseau ne s'efface pas plus vite dans les airs , ni le sillon du vaisseau sur les ondes , que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme.

Combien dorment maintenant sous la

terre, qui jouoient, l'année dernière, un rôle brillant sur sa surface, et dont le nom tient encore le monde attentif au bruit de leur renommée!

Et comment pouvons-nous oublier que nous sommes mortels? Est-il besoin d'aller le lire sur les mausolées et les tombeaux? Les objets les plus rians de la vie nous parlent de la mort; les arts la suspendent autour de nous dans nos demeures. Partout nos murs sont tapissés de morts.

La fière Melpomène troublant le silence des tombeaux, évoque du sein de la poussière le héros qui y repose, et le force de venir sur la scène divertir les vivans. Spectateurs tranquilles, nous sommes assis comme des immortels. Nous nous croyons généreux en donnant des larmes à ses tragiques aventures; et en déplorant sa destinée, nous oublions la notre.

Ce monde lui-même, qu'est-il? un vaste tombeau. La terre est ingrate et stérile; c'est la destruction qui la féconde. Toutes les jouissances de nos sens sont prises et entretenues sur la substance des morts. Où est la poussière que la vie n'ait pas animée? La bêche et la charrue labourent les débris de nos ancêtres; nous les recueillons dans nos moissons; ils forment le pain qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre sont formées des cendres de ses habitans. Notre globe roule une surface d'êtres qui ont vécu; et nous folâtrons avec insensibilité sur les ruines de l'espèce humaine.

Tandis que l'ame dégagée de ses liens s'envole sur ses ailes de feu, le soleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps; la terre reprend ce qu'elle avoit prêté; les vents dispersent le reste dans les airs; chaque élément se partage nos dépouilles. Les débris de l'homme

sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme.

Et ce n'est pas lui seul qui est mortel; ses ouvrages le sont aussi. Ses monumens s'effacent. Les empires eux-mêmes disparaissent. Où est l'empire Romain? où est celui des Grecs? ils ne sont plus qu'un son; et la moitié de notre science n'est que leur triste épitaphe.

Quelle longue suite de siècles fameux s'écoule devant moi! Je vois les générations qu'ils entraînent s'agiter et se mouvoir dans leur sein. Je vois passer les ombres mélancoliques des hommes célèbres; ils ont l'air de s'entretenir tristement de la vanité de leur gloire.

Dieu! quelle ombre extraordinaire s'avance lentement, en s'élevant au dessus des autres; sa vaste étendue remplit l'espace. Mon imagination accablée succombe et s'arrête... C'est un monde

décédé dont je vois le fantôme immense ;  
un cercle de roseaux fangeux le couronne.  
Il déplore ses royaumes désolés, et ses  
générations submergées dans les eaux.

L'eau et le feu sont les élémens que  
l'Éternel charge de sa vengeance. Quand  
la guerre, la famine et la peste n'ont pu  
corriger un monde coupable, Dieu les  
déchaîne sur lui tour-à-tour.

Un ange aux ailes d'or les précède, et  
balaie devant lui comme des nuages la  
poussière des astres qui achèvent de se  
dissoudre. Je suis déjà présent à cet  
avenir. Je sens l'univers qui chancèle  
autour de moi.

## 5.

LE REMÈDE CONTRE LA CRAINTE  
DE LA MORT.

Heureux l'homme qui dégoûté des plaisirs factices d'un monde tumultueux, s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès, visite les voûtes sépulchrales, lit les épitaphes des morts, pèse leur poussière, et se plait au milieu des tombeaux !

Ce sombre empire de la mort assise au milieu de ses ruines, offre à l'homme un azyle paisible où son ame doit entrer souvent, pour y promener ses pensées solitaires. Que l'air qu'on y respire est salulaire à la vérité, et mortel pour l'orgueil ! O mon ame ! entrons-y sans effroi.

Suis-moi, Lorenzo ! Viens, lisons ensemble sur la pierre qui couvre ta chère Narcisse.... Que son langage muet est pathétique ! que de leçons renfermées

dans la date que j'y vois gravée!...  
Demande - lui si la beauté, si la jeunesse,  
si tout ce qui est aimable éprouvent une  
longue durée... Homme! ose donc dé-  
sormais compter sur la vie.

Quelle main bienfaisante viendra retirer  
de mon ame cette pensée empoisonnée,  
et verser sur mes plaies un baume rafraî-  
chissant? Ne pourrai-je donc sans frémir  
attacher, reposer sur la tombe un œil  
courageux et serein?

Et pourquoi frémir à la pensée de la  
mort? ce passage n'est pas si terrible que  
nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer  
des allarmes, nous nous tourmentons de  
nos chimères; nous formons un fantôme;  
nous lui donnons des traits menaçans;  
notre peur l'anime; et bientôt oubliants  
qu'il est notre ouvrage, nous frissonnons  
à ses pieds.

Où est-elle la mort? Toujours future  
ou passée; dès qu'elle est présente, elle

n'est déjà plus. La cloche funèbre, le drap mortuaire, la fosse humide et profonde, les ténèbres, les vers sont la terreur des vivans, et non pas celle des morts. Écartons d'une main courageuse ces simulachres trompeurs. La tombe est hermétiquement fermée; il n'en transpire aucun secret chez les vivans.

Quand la mort seroit aussi effroyable que nous la peignons, l'homme ne devroit-il pas, si les années le rendoient sage, courir au devant d'elle, lui demander un abri charitable dans ses obscures demeures?

Les heures perfides nous trompent, tant qu'elles reposent dans le sein du tems. Avant de nous appartenir, elles flattent nos désirs; elles ne nous promettent que des douceurs. Qu'il est insensé celui qui les croit! elles nous trahissent l'une après l'autre. Au lieu d'apporter un plaisir, chacune d'elles nous laisse une peine et s'enfuit.

Pendant l'homme ne se rebute point de l'espérance. Toujours crédule et toujours trompé, l'expérience ne le corrige point; il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. Ainsi la vie dissimule avec nous jusqu'au dernier de nos jours; ses maux sont un secret qu'elle n'avoue qu'à l'homme expirant.

Vivre toujours ici! et pourquoi? pour passer et repasser avec ennui sur les mêmes traces, tourner avec fatigue dans un cercle éternel, désavouer aujourd'hui les désirs du jour d'hier, bailler sur les mêmes amusemens. Combien de fois dans les transports mêmes du plaisir, sommes-nous tentés de demander: „N'y a-t-il rien de „plus?“ Que le plaisir est pauvre et borné! la vie est si courte, et il meurt encore avant elle.

Hélas! nos premières années, comme des ancêtres prodigues, deshéritent en quelque sorte les dernières; elles en

dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs.

C'est diminuer la crainte de la mort, que de rabaisser le prix de la vie. Plus on a d'indifférence pour elle, et mieux on en jouit; il faut la traiter comme ces coquettes capricieuses qui accordent de préférence leurs faveurs à l'amant adroit qui affecte le plus de les dédaigner.

Bénié soit à jamais la main divine qui m'a conduit sous l'abri de cette humble chaumière, où j'ai retrouvé le doux repos de mon ame! Je vois de là une meute nombreuse d'hommes bruyans brisant les barrières des loix, loups pour la rapine, renards pour la ruse, tantôt poursuivans, tantôt poursuivis, et tour-à-tour la proie l'un de l'autre, jusqu'à ce que le trépas, cet infatigable chasseur, vienne les engloutir tous dans leur dernier terrier.

Pourquoi tant de fatigues pour des triomphes si courts? La fortune des riches,

la gloire des héros, la majesté des rois,  
tout finit par *Cy git.*

Quand les hochets de la vie s'échappent  
de nos mains défailiantes, ce n'est plus  
dans le présent, c'est au delà du tombeau  
qu'il faut aller chercher le bonheur. Sur  
la terre, il ne reste d'autre bien à pré-  
tendre que l'estime et la paix.

Au milieu de nos hautes espérances et  
de nos transports, le ver nous appelle  
sous la poussière; et l'inexorable mort va  
tirer sur nous un éternel rideau. O mort!  
seul ami qui reste à l'homme, viens  
dans mon sein! Tu es l'unique don que  
n'aient fait les cieux.

6.

## LA TRISTESSE ET LE MALHEUR.

Sais-tu, Lorenzo! ce que vaut un soupir? As-tu jamais étudié la philosophie des larmes?

O tristesse! c'est dans ton école que la sagesse instruit le mieux ses disciples. Les calamités sont nos amis. La sombre affliction nous fait appercevoir des vérités, qu'effaçoit l'éclat éblouissant de la prospérité.

Le tems de l'adversité est la saison de la vertu. Quand la douleur pénétrante brise et déchire l'ame, la sagesse vient, en riant, répandre ses semences dans nos cœurs amollis par les pleurs. Ainsi le soc utile sillonne la terre humide, avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année.

Comme la colombe de Noé, les vains désirs que le malheureux envoie hors de



lui chercher le bonheur, ne trouvent point de lieu dans le monde où se reposer; il faut qu'ils rentrent dans son cœur.

Mais quel fruit rapportent à la sagesse toutes ces larmes que la mort fait couler? Tandis que la nature est attendrie, la raison regarde un cercueil, de l'œil stupide d'un idiot qui ne prend aucun intérêt à ce qu'il voit; elle ne comprend rien à ce que lui dit le silence d'un mort.

Aussi cette douleur impétueuse éclate comme un orage d'été, et passe comme lui. On gémissait; bientôt on ne fait plus que laisser échapper quelques foibles soupirs. Dès que le bruit de la cloche funèbre a cessé, les sentimens qu'elle avoit éveillés dans l'ame y meurent, presque aussi vite que le son de la cloche dans les airs.

Quand le Ciel voulant avertir l'homme de se soutenir sur lui-même, brise l'appui fragile où il se reposoit dans un doux



abandon, loin de se lever dans sa force sous les coups du malheur, il succombe, il rampe et s'afflige. Bientôt impatient de s'étayer sur un second appui qui lui manquera comme le premier, fut-il tombé de la hauteur d'un cèdre, il se traîne vers le plus frêle roseau qui se présente, et s'attache à lui par de nouveaux liens.

O mortels, dont la vue est si bornée ! vous pensez toujours follement que le malheur qui vient de passer sera le dernier de vos malheurs. Hélas ! retenez donc que les allarmes et que les chagrins forment souvent une chaîne aussi longue que la vie.

Ainsi quand le ciel se couvre de nuages, un beau lys frissonne au premier murmure des aquilons naissans. Les secousses redoublent : sa tige se brise et tombe au milieu de ses fleurs dispersées ; mais les fleurs, en se flétrissant, parfument encore de leurs douces odeurs la terre qui les fit éclore.

La vie est un traité dont la mort est la condition: tôt ou tard, il faut la remplir. Que gagne-t-on à différer d'un jour?

Le Ciel nous favorise-t-il, en nous laissant passer le terme ordinaire de la vie? Peut-être, il ne laisse vivre si longtems, que ceux qui le méritent le moins.

L'homme est comptable de ses revers. Ceux que nous appellons infortunés ne le sont point; ce sont des êtres choisis que le malheur prépare et conduit à la vertu.

Des maux, Dieu bienfaiteur! ils ne sont point de toi: tu n'en as point fait; ils sont l'ouvrage de l'homme. Nous sommes les artisans de nos peines; nous souffrons de nos vices, de nos erreurs, de notre folie; et nous osons en accuser la nature. Tout ce que Dieu fait est bon; ses menaces sont des signes de sa clémence. Ce qui est châtement sous un rapport, est faveur sous un autre. Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique, devient un bien

dans l'ordre moral. Il n'est point de mal absolu. Il n'est point de vrais malheureux.

L'homme qui a du courage arrache au malheur ce masque effrayant dont il nous épouvante.

N'y a-t-il que les phénomènes brillans et les scènes riantes de la nature, qui aient droit à notre reconnaissance. Le sombre hiver est aussi nécessaire que le printems. L'Etna lui-même sert l'homme, quand il vomit ses feux. L'astre du jour se dégage plus radieux et plus pur des ombres qui l'ont éclipsé.

C'est l'emblème de la vertu. Dans la prospérité, elle est sous un voile qui l'ombrage; le malheur le déchire, et elle se montre dans tout son éclat. Ah! que le Ciel ne risque jamais mon ami dans la prospérité, qu'après lui avoir appris, dans l'école du malheur, Part d'en user et d'en jouir.

## 7.

LES AVANTAGES DE LA NUIT  
ET DE LA SOLITUDE.

J'invoque la nuit, et je cherche son obscurité sacrée; ses ombres viennent se mêler aux tableaux que je trace, et ma mélancolie leur donne encore des nuances plus sombres.

Oui, c'est la clarté tranquille des étoiles qui éclaire le mieux les pas du génie. C'est avec la nuit que la pensée s'éveille. Avec la nuit l'ame retrouve sa liberté et se possède toute entière; ses passions se calment dans la paix du silence.

La vertu aussi délicate qu'elle est belle ne peut se mêler dans la foule, que sa constitution fragile et tendre n'en souffre. Peu d'hommes rapportent le soir, sans altération et sans tache, les mœurs et l'innocence du matin.

L'exemple est un corrompateur qui met

adroitement notre raison dans ses intérêts. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain se communique comme une peste, d'un cœur à l'autre. Un léger coup d'œil, lancé et rencontré au hasard, a souvent porté dans un cœur la fièvre soudaine de l'amour, ou les palpitations douloureuses de l'envie et de la haine. Ah ! la sûreté est toujours loin de la multitude.

Dans tous les siècles dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le créateur pour les veilles du sage.

Je vous salue, momens solitaires, restes précieux du tems, échappés au ravage des journées. Favorable minuit ! je te salue. Douce et féconde obscurité ! comme mes pensées naissent d'elles-mêmes, et se pressent en foule sous ton abri favorable.

Qu'il est dangereux de se montrer trop jaloux de l'estime des hommes ! De tous

les vices, l'orgueil qui ne sait pas se cacher est le plus mal avisé. C'est chatouiller l'amour propre des autres par l'endroit le plus sensible, que de paroître avide de leurs éloges. C'est offrir à la malignité de l'homme l'occasion de satisfaire le plaisir inné qu'il sent à les refuser.

Les hommes ne louent que malgré eux; ils mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent; et ces lèvres d'où partent de bruyans applaudissemens sont bordées d'un sourire malin qui donne la mort à la réputation d'autrui.

L'amour propre est un républicain jaloux; il ne voit qu'un tyran dans un homme trop supérieur. Tandis que d'une main, il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son cœur pour le percer.

Méprise l'âme stupide qui fait son Dieu de cette poussière dont le tems et la nature forment l'or! Ces hommes qui,

dévorés de la soif du gain, travaillent toute leur vie comme des forçats, et se traînent dans la bassesse pour s'enrichir; ce troupeau d'esclaves que l'avarice charge d'un métal inutile et chasse devant elle jusqu'au tombeau, sont de tous les fous les plus vils et les plus malheureux.

Insensé! pourquoi donc te fatiguer à amasser pour les autres? Dès que ce pouls si foible qui ne bat si longtems que par miracle s'arrêtera, ces richesses entassées dont tu vécus esclave, livrées alors au pillage, se disperseront de mille côtés; elles voleront dans des mains étrangères, dans celles de tes ennemis; et leurs nouveaux maîtres insulteront à l'insensé qui se tourmenta pour les enrichir.

La santé du corps, la vigueur de l'ame, des jouissances modérées que la vertu avoue, une joie douce et pure comme un beau soir d'été, voilà tous les biens que

puisse comporter l'état de l'homme sur la terre.

Tous les êtres sensibles sont nés les sujets du plaisir. Si ce n'est lui, c'est son fantôme qui enchaîne les hommes. Qu'il en est peu qui le cherchent dans la vertu!

Le plaisir est le baume de la vie. C'est un sentiment de reconnaissance pour le créateur. L'être insensible est nécessairement un être ingrat.

„Homme! réjouis-toi” nous crie la nature. Sa main libérale remplit sans cesse la coupe du plaisir, et nous la présente de la part de l'Être suprême. Refuser de répondre à sa douce invitation, c'est une ingratitude envers lui.

## 8.

## LA CONSCIENCE.

Dans l'ivresse du vice, la conscience s'assoupit au bruit d'un son flatteur. Languissante et succombant dans les bras de la volupté, elle laisse échapper de sa main nonchalante les rênes de nos passions, et nous abandonne à la licence de nos désirs, sans nous rappeler, sans paroître remarquer nos écarts. Défie-toi de son sommeil perfide et passager.

L'incrédule a dit: " Je ne vois sur la  
„ terre qu'une longue suite de fantômes  
„ qui naissent, s'évanouissent et se rem-  
„ placent par milliers dans l'espace d'une  
„ heure; vaines images qu'un Dieu bizarre  
„ produit d'un souffle, qu'un Dieu cruel  
„ détruit par un autre souffle. Tout n'est  
„ qu'un flux éternel d'êtres foibles et  
„ périssables, que le torrent du tems roule  
„ avec bruit dans l'abyme du néant. "

L'habitude du vice peut bien affoiblir, mais jamais étouffer tout-à-fait la voix des remords.

Non, cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son ame n'est point une illusion. La nature n'a point établi dans notre sein un oracle de mensonge; et les jugemens que l'homme porte sur lui-même, ne seront point révoqués.

Heureux celui qui s'introduit souvent dans le conseil intérieur de son ame, qui ose se présenter en face à sa conscience, et subir avec fermeté son jugement!

Laissant les autres tressaillir de fureur à la première apparence de l'injustice, l'homme vertueux en supporte le poids avec tranquillité; il élève les yeux vers un Dieu juste, et ne s'abaisse pas à regarder l'offenseur comme son ennemi. Il en trouveroit un bien plus cruel dans le pénible sentiment de la haine.

Tout ce qui ne blesse pas la vertu ne troublera jamais son repos. Ah! qu'il est doux, au milieu des injustices des hommes, au bruit des tempêtes de la fortune et des secousses du malheur, de se reposer dans un pieux abandon sur le sein de l'Éternel.

Exprimer sans transport des biens de la vie ce qu'ils ont de délices; faire aux plaisirs frivoles un accueil indifférent; supporter les disgrâces avec courage, et sourire encore dans le malheur; c'est à quoi se réduit l'art d'être heureux. La pratique de cette leçon sublime fait le héros de la vertu.

Sous les yeux du créateur, l'homme se prosterne et s'abaisse devant l'homme; les respects et l'encens se distribuent d'argille à argille et de crime à crime. Et toi, auteur de l'homme, toi le souverain propriétaire à qui tout appartient, tu restes privé de ses hommages!

Oh! puissai-je cesser de respirer, quand

mon ame cessera de louer son auteur,  
De quelque côté que je tourne mes yeux,  
la nature me crie de lui applaudir. Le  
jour est son sourire; et cette obscurité  
majestueuse, dont la riche et superbe  
horreur est étoilée de mondes lumineux,  
tombe du froncement de son sourcil.

---

## 9.

## L E T E M S.

Lorenzo! c'est du tems, c'est de son usage, que ma Muse se propose de t'entretenir. Puissent mes chants aller jusqu'à ton cœur, et porter dans ton ame émue un trouble salutaire!

Je vais offrir à tes réflexions d'importantes vérités; je les prends sur la tombe de mon cher Henri. La tombe d'un ami est la plus éloquente. Sachons converser avec elle! toute muette qu'est cette cendre, son silence nous instruit et nous donne de terribles leçons.

Tu te vantes de regretter Henri; mais ta vie d'accord avec tes larmes rend-elle le même témoignage? Regretter sincèrement les morts, c'est entreprendre une vie conforme à la dernière volonté des mourans.

Le tems, ce bien plus sacré, plus

précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pèsant et plus vil que le plomb. Nous recevons avec indifférence, et sans en tenir compte, les jours qui nous sont distribués; nous dissipons les années, l'une après l'autre, sans acquitter la dette de la vertu.

Mortel! tu ne sais pas ce que vaut un instant. Cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort. Prodiguons tout le reste, mais soyons avarés du tems. Ne donnons aucun de nos momens, sans en recevoir la valeur. Ne laissons les heures sortir de nos mains, qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret.

Nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours, qui est allé s'abymer pour jamais dans l'océan des mers et dans celui des tems. Occupés d'amusemens frivoles, nous suivons gaiement les flots qui nous entraînent, nous descendons doucement et les yeux fermés

la pente rapide qui nous mène à la mort. Soudain l'écueil caché sort de l'onde; il se découvre au milieu des vagues blanchissantes. Nous frémissons, notre ame s'éveille et frissonne... ô désespoir! la frêle barque touche, éclate, se brise; elle disparoit.

L'homme, cet être passager dont les heures ravagent en si peu de tems l'existence, l'homme dissipe le trésor de ses jours avec ingratitude. Nous gémissons, accablés du poids des momens. L'imagination se tourmente sans relâche, pour inventer des moyens de précipiter ces momens trop lents, et de nous délivrer rapidement de nous-mêmes. Nous épui-sons notre fortune pour dépenser nos jours dans de vains amusemens.

Par quelle fatalité arrive-t-il que le présent et le passé nous tourmentent également, et que ni la vie ni la mort ne peuvent nous plaire? Pourquoi ces jours

stériles sont-ils insipides tant qu'ils durent ; et reviennent-ils , dès qu'ils ne sont plus , importuner notre mémoire , de leurs fantômes ?

Semblables à deux époux mal assortis et toujours mécontents l'un de l'autre , l'ame et le corps se quériellent tant qu'ils sont unis ; faut-il se séparer , ils se désespèrent.

Dieu attacha le plaisir à l'emploi du tems ; la peine à sa perte. Si l'ennui nous gagne , courons au travail ; le remède est infaillible. Ne prenons jamais l'inaction pour le repos. Les soins de la vie en font la consolation et l'agrément.

L'homme veut-il ralentir la course fouguese du tems impitoyable qui l'entraîne à la mort ? veut-il jouir des heures quand elles passent , et n'être pas sujet à les regretter quand elles sont écoulées ? qu'il les consacre à la vertu. Leur fuite est insensible pour l'homme de bien ; il

ne se plaint ni du tems, ni de la vie, ni de la mort; il marche en paix et d'un pas égal avec la nature.

Hommes toujours en enfance, et que les erreurs bercent en riant! songez-vous que vous abusez d'une ame immortelle, et que vous prenez des hochets dans un jour de combat? Pour vous, s'amuser, c'est vivre. Répondez: est-ce aussi s'amuser que de mourir? comment passerez-vous le tems dans votre lit de mort?

Eh! pour nous donner l'allarme, est-il donc besoin que le tonnerre de la mort éclate à nos pieds; qu'un cœur soit sous nos yeux arraché d'un autre cœur; et qu'un ami soit vu pleurant sur la tombe de son ami? Chaque cadran qui s'offre à nos regards nous montre notre destinée tracée sur nos murs.

Pour peu que l'hiver laisse briller quelques jours sereins, nous nous croyons encore au printems. Nous semons gaiement

les espérances du jeune âge dans les rides de la vieillesse. Cette erreur est celle qui nous abandonne la dernière, et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie.

Ce monde où nous vivons enivrés d'une folle joie, qu'est-il en effet ? un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux, tapissé d'emblèmes funèbres que la mort suspend sans cesse autour de nous. Du fragile théâtre de la vie où nous folâtrons ; du milieu de nos festins et de nos danses tout-à-coup interrompus, nous tombons dans l'abyme où s'engloutit l'espèce humaine.

Soulevés par un souffle du sein de la terre, agités un moment dans l'atmosphère qui nous anime, nous rentrons aussitôt dans la poussière de nos ancêtres, que nous foulions sous nos pas... pour être foulés nous-mêmes sous les pas de nos enfans.

L'homme naît, Étonné de vivre, il

jette un regard autour de lui. Partout ses yeux rencontrent les épitaphes pressées des mortels qui l'ont précédé ; il pousse en les lisant un profond soupir, et s'abyme. Il a bientôt subi le sort qu'il déplorait. Pleurer un instant les autres, être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit, voilà notre partage!

Que l'homme est insensible ! le tems fuit : la mort accourt : la cloche funèbre retentit dans l'air : l'éternité menace : tout est en mouvement : tout est en allarmes, tout fait effort : tous les êtres se hâtent, avancent vers leur terme ; et l'homme seul dont la destinée sera irrévocable, l'homme tranquille s'assoupit et sommeille en paix, au bruit de cette tempête universelle.

Éveille-toi, malheureux ! jette les sceptres et les couronnes ; mais retiens tes années, et sois en économe. Saisis l'instant qui fuit. L'éternité repose sur l'aile d'une heure.

---

## L'IMMORTALITÉ.

Tandis que la nature tourne dans un cercle de révolutions sans fin, l'ame avance et monte sans cesse comme la flamme, dans une ligne infinie. Le feu ne darde point vers la terre ses langues enflammées. Comme lui, l'ame aspire à monter.

Ici, la matière dormant dans l'inertie attend qu'elle soit appelée à la vie; ou bien, animée mais insensible, elle ne vit qu'à demi: là, le sentiment vient s'unir à la vie, et la complète.

Une première étincelle d'intelligence luit dans les animaux; c'est une foible aurore qui prépare et commence le jour plus parfait de la raison. La raison éclate et brille dans l'homme, mais elle n'y est pas arrivée à son dernier degré de splendeur. Comment continuer la chaîne depuis

l'homme jusqu'à ces êtres supérieurs qui sont tout esprit, et sur lesquels la mort n'a point de prise ?

L'homme ne fait que plonger dans la mort, et se relève immortel. Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui le conduit au bonheur.

Conduis tes troupeaux dans un doux pâturage, tu ne les entends point se plaindre, ils paissent satisfaits. Mais la paix dont ils jouissent, est refusée à leur maître. Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plaignent également de leur sort; et du trône à la chaumière, les soupirs se répondent.

Croirois-je donc que l'Éternel ait été plus libéral pour mes troupeaux que pour moi ? Non, ce mécontentement qui murmure dans mon cœur, n'est que le sentiment de mon immortalité; c'est le cri de l'instinct appelant l'objet qui manque à son bonheur.

Nous ne sommes point ici dans notre patrie ; c'est une terre étrangère où nous recevons, en passant, de la nature un aliment qui ne peut nous rassasier. Dieu lance le cœur de l'homme vers l'avenir par un ressort invincible et caché. L'espérance infatigable, les ailes toujours étendues, vole vers tous les objets qui frappent sa vue.

Pourquoi la jouissance est-elle toujours moins vive que le désir ? Pourquoi un désir est-il plus cher à l'homme qu'une couronne ? Pourquoi, dès que ce désir est satisfait, ensevelit-il le bonheur ? Ah ! sans doute, Dieu qui ne nous laisse ici d'autre bien que l'espérance, nous réserve dans l'avenir des biens plus précieux que ceux de la terre.

L'orgueil est la première passion de l'homme. C'est lui qui embellit notre séjour, inspire les arts, étend les pensées, ennoblit

ennoblit les actions. Combien ne lui doit pas la vertu même ?

Notre fierté nous tourmente jusques dans les bras de la volupté ; le plaisir de l'union des deux sexes, ce sentiment le plus poignant et le plus vif que nous puissions éprouver, qui porte la félicité des sens à son dernier période, n'est pas exempt de cette loi. Un instinct nous dit de couvrir les transports de l'amour des ombres de la nuit et des voiles du mystère ; c'est l'orgueil qui, averti par une voix secrète que l'homme va s'abaisser pour être heureux, jette alors sur lui l'honorable manteau de la pudeur.

Quoi ! l'abondance et les plaisirs sont pour le méchant ; la misère et les larmes sont le partage ordinaire de l'homme vertueux ; celui qui mérite le moins le malheur est souvent le plus malheureux. . . . Dieu juste ! seroit-il vrai que tu visses

avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante ?

Quelle pensée ignominieuse et déchirante de croire que les scélérats les plus abandonnés, après s'être élevés dans la vie sur les ruines de l'homme de bien, dorment à ses côtés dans la mort, et goûtent un repos aussi doux que lui !

Si le tombeau est la porte du néant, homme de bien ! que deviennent ta confiance et ta joie ? Que te sert-il de faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable ? Vertu, sagesse, vérité ! noms sacrés, divinisés dans tous les âges... pleurons sur eux, si les esprits doivent mourir.

Non, l'immortalité de l'âme n'est point une simple conjecture ; tous les objets de la nature, le sommeil lui-même en répètent la preuve.

Quand ce Dieu taciturne soumet à sa douce puissance mes membres assoupis,

mon ame toujours éveillée poursuit sans le secours des sens son vol infatigable. Combien de fois elle se sent portée sur l'aile des vents, au milieu d'une foule de fantômes bizarrement vêtus, légers enfans de l'imagination ! Mais soit qu'elle jouisse d'un doux mensonge, soit qu'elle souffre de ses chimères, ses erreurs mêmes lui disent que toujours prête à s'envoler vers le lieu de son origine, elle plane librement au dessus de cette enveloppe mortelle que son poids attache à la terre.

Les songes de la nuit peuvent nous donner bien d'autres leçons utiles. Ce sont les rêves que l'homme fait éveillé, qui lui deviennent seuls funestes.

Monde que je vais bientôt quitter ! si tu étois mon seul héritage, quel présent Dieu m'auroit-il fait ? Que tes trésors sont fragiles ! De tous ceux que tu possèdes, les amis sont le plus riche. Comme ils glissent de nos bras ! Charlotte, Narcisse,

Henri! vous avez fui de mon sein dans la tombe. Ah! je ne veux plus aimer que le séjour qu'habitent mes amis.

Rien n'est mort, rien ne dort; toutes les âmes qui ont animée l'argille humaine sont maintenant éveillées; elles volent, elles nous attendent dans l'espace.

## II.

## L E M O N D E.

Quel est donc le prix qui nous fait courir dans la carrière du monde? Que les mortels et les objets de leurs désirs sont fragiles et passagers! Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions, les hommes que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines encore. L'homme gaiement frivole, et l'homme sérieusement occupé de pareilles chimères sont également fous; ils vont tous deux, l'un d'un pas grave et superbe, l'autre en dansant, se précipiter ensemble dans l'abyme.

Ouvrons l'histoire du monde! Qu'y trouvons-nous que les jeux bizarres de la fortune, les besoins impérieux de la nature, la perfidie des femmes, la vengeance et l'inhumanité des hommes. La trompette de la renommée ne rend presque jamais que des accens lugubres qui

annoncent le malheur. Chaque heure raconte son aventure tragique, mêlée de quelques épisodes ridicules.

Qu'est-elle cette terre? qu'un séjour de plaisirs imaginaires dont les fleurs promettent des fruits, sans jamais en produire; ou plutôt un désert sauvage, dont les épines entrelacées ensanglantent à chaque pas les pieds du triste voyageur.

Qu'est-elle? qu'une mer orageuse, couverte de hardis aventuriers, tous se lamentant plus ou moins sur les caprices du sort. Tantôt suspendus sur le sommet des vagues, tantôt enfoncés dans les abîmes, et jettés loin de leur route, se pressant, se choquant les uns les autres, au gré des mouvemens contraires de leurs passions opposées, et souffrant encore plus des maux de leur folie, que de leur destinée.

Océan! dont les flots mugissans enferment ma patrie, séjour tumultueux des

naufrages, gouffre toujours ouvert pour engloutir l'espèce humaine, vaste tombeau où la mort règne, environnée de toutes ses horreurs ! comme un miroir fidèle, tu me réfléchis tous les traits du triste tableau du monde et de la vie.

Dans le printems de l'âge, lorsque la santé brille sur les visages animés, lorsque la force circule et que la joie pétille dans nos veines ; novices encore et sans expérience de la vie, séduits par l'espérance, emportés par la fougue des désirs, nous coupons gaiement le cable ; et nous voilà lancés dans le monde.

Dans nos rêves insensés, toutes les étoiles et tous les vents sont nos amis. Chacun s'embarque, plein de confiance, et se promet le succès que son jeune cœur désire. Mais où est celui qui peut sonder le fond de sa destinée ?

De cette foule téméraire, le plus grand nombre victimes de leur manœuvre

imprudente, sans ressources et sans art, courent à leur perte et donnent sur l'écueil. Quelques-uns gouvernoient avec assez d'adresse, lorsque le grain vient soudain fondre sur eux, et les laisse égarés sans espoir.

Combien en reste-t-il qui, nés sous une étoile favorable, élus chéris de la destinée, entrent à pleines voiles dans le port désiré, rapportant tous leurs vœux satisfaits? Et s'il en est, ceux-là ne tarderont pas à se plaindre. S'ils ont échappé au malheur, peuvent-ils de même échapper à la nature. Il faut périr dans un dernier naufrage.

## 12.

## L E S C I E U X.

Lassé des longues erreurs de la vie et des-bruyantes folies du monde, détrompé de mes vaines espérances au bout de ma carrière, je me suis enfin retiré sous l'abri d'une humble chaumière. C'est là qu'attendant en paix l'heure désirée de mon repos, je charme le soir de ma vie par des chants utiles et sérieux.

J'ai parcouru le monde moral. J'ai vu partout le mensonge et la vanité. J'ai vu la peine inévitable suivre le genre humain et l'assaillir à chaque pas, dans les sentiers laborieux de la vie.

Trop longtems j'ai importuné les cieux de mes coupables plaintes. Mon cœur est enfin changé. J'ai appris à me soumettre, à sourire au milieu de mes maux. Je veux par des chants consolans expier ces chants de douleur.

Mais à présent que toutes mes passions sont éteintes , que mon cœur flétri ne goûte plus la vie , que tous mes sentimens jusqu'à celui de l'amitié sont usés ; ô Nuit ! pourras-tu m'inspirer encore ? Pourras-tu ranimer les cendres de ce feu céleste qui bruloit dans mon sein , et qui n'y jette plus que de mourantes étincelles.

Bientôt , je suspendrai ma lyre pour ne la plus reprendre que dans ce séjour paisible où le vice , l'inquiétude et la douleur n'auront plus d'accès , dans ces lieux fortunés où le regret , le crime et la mort seront à jamais inconnus.

O Nuit majestueuse , auguste ancêtre de l'univers ! toi qui née avant l'astre des jours doit lui survivre encore , ton front ténébreux est couronné d'étoiles ; les nuages repliés en mille contours divers composent l'immense draperie de ta robe obscure ; elle flotte sur tes pas , et se déploie le long des cieux.

Lorenzo! s'il est quelque charme dans ces vers que j'ai tracés à la lueur taciturne des astres de la nuit, renouvelle ton attention. Les derniers mystères de la nuit vont commencer : écoute ma prière solennelle.

Par ce silence, attribut de la mort ; par ces objets vénérables que la nuit offre aux sens et à la pensée ; par ces feux immobiles et tremblans dans les ombres ; interprètes muets et brillans de la Divinité !

Par tous ces empires détruits ; par ces monarques fameux, précipités du faite de leur grandeur passagère, triste présage qui menace l'ambition des monarques vivans ; au nom de la foule des mortels qui ont expiré, depuis le premier homme jusqu'à cette heure !

Au nom des cloches funèbres que j'entends s'ébranler, et appeler dans le sombre empire la foule des hommes qui rendent en cet instant le dernier soupir, qui te crient que tu vas les suivre !

Au nom de tous leurs pâles fantômes ,  
que mon imagination effrayée voit rassem-  
blés sous les noirs étendarts de la mort ,  
de ces tombeaux entassés, de cette pou-  
sière humaine, que l'infatigable fossoyeur  
rejette sans cesse du sein de la terre ,  
pour creuser la place du nouveau cercueil !

Au nom de cette pompe lugubre qui  
fuit la clarté du jour, de ces noirs flam-  
beaux et de tout cet appareil dont l'or-  
gueil veut encore parer la poussière de  
l'homme qui n'est plus !

Au nom de ces voûtes sépulchrales, de  
ces lampes solitaires, dont la morne clarté  
luit tristement sur les urnes des rois  
décédés ; par ces spectres effrayans que  
tu crois t'apparoître ou entendre gémir du  
fond de leurs tombes !

Par les plaintes de ces victimes infor-  
tunées, qui dans leur désespoir appellent  
la mort, et la trouvent plus douce que le  
remords ou la misère !

Enfin, par ce jour fatal où les coupables assemblés subiront leur dernier arrêt, où les cieux s'érouleront, où le dernier éclat du tonnerre donnera le signal de la destruction générale !

Lorenzo ! au nom de cette nuit éternelle, je t'en conjure, sois vertueux !

J'ai rempli ma tâche ; commence la tienne. Entends la voix de Henri, et celle du Ciel, dans mes chants. Que l'amitié te donne l'émulation de la vertu, et secoure ta raison. C'est ton ami qui t'en supplie ; ton bonheur est la dernière grace qu'il te demande, d'une voix affoiblie et mourante.

Dois - je m'étonner de la lassitude qui m'accable, après la longue fatigue de la course que j'ai soutenue si longtems. Le sommeil a touché de son sceptre humide mes paupières appesanties ; j'ai senti sur mes yeux le duvet si doux de son aile çaressante. O sommeil ! depuis tant de

nuits, absent de ma demeure, hâte tes pas, viens te reposer sur mes yeux. Amène à ta suite, non ces fantômes effrayans qui m'ont si souvent importuné, mais ces songes légers d'un repos tranquille et parfait; verse sur mes sens ce baume restaurant, cette douce rosée qui rafraîchit l'homme, et qui rend la souplesse et la force aux ressorts de sa frêle machine.

Être immuable! qui vois passer sous tes yeux la succession des êtres matériels ou intelligens, épars dans les régions de l'univers, et qui varie à ton gré le tableau si changeant de leurs destinées!

Toi qui les vois tous rouler sous tes pieds avec les mondes, soit dans le torrent passager du tems, soit dans l'océan sans rivage de l'Éternité! Des brillantes hauteurs de ta demeure éternelle, daigne regarder d'un œil de pitié, ou pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette foible parcelle

de poussière, que tu fais respirer au fond  
d'un abyme.

Pardonne-lui ses crimes; pardonne-lui  
jusqu'à ses vertus. Bientôt, ces yeux que  
j'ouvre encore ne verront plus le soleil:  
ne me les laisse pas fermer, sans m'avoir  
annoncé, par un regard de ta clémence,  
ma grace et le bonheur.

Dieu bienfaisant! daigne, ah! daigne à  
l'heure de ta bonté, me poser doucement  
sur ma froide couche, dans mon lit de  
terre; et quand tous mes sens mollement  
assoupis, sous l'abri de ton aile, seront  
prêts à s'ensevelir dans un heureux som-  
meil, fais descendre encore plus avant ta  
grace dans mon cœur. Que mon ame  
s'appuye sur ton sein, pour y reposer dans  
la paix!

---

## M É L A N G E S.

### I.

#### EXTRAIT DU POËME DU JUGEMENT DERNIER.

A la gauche de Dieu, quel abattement!  
quelle pâleur hideuse défigure les visages!  
Quelque chose de plus horrible que la  
mort est empreint dans leurs traits con-  
vulsifs. Ils frappent leur sein; ils dé-  
tournent la vue. L'orbe de leurs yeux  
effarés et tremblans roule dans la frayeur  
et révèle les tourmens de leur ame.

Voyez à la droite, quels visages aimables et gracieux! Comme l'image du créateur est vivante dans leurs traits rajeunis! quelles riantes couleurs, quels yeux brillans d'un éclat immortel! Leur regard noble et doux ose s'arrêter sur le tribunal où le juge redoutable est assis;

mais on voit encore sur leur front quelques traces légères de trouble et de crainte altérer leur joie.

Ainsi la jeune amante, quand le prêtre s'approche pour l'unir à son époux, ne voit encore son bonheur que d'un œil inquiet et troublé. Son cœur palpite; l'incertitude et mille sentimens différens l'agitent. L'inquiétude et la joie se mêlent sur ses joues de roses; elle tremble que quelque accident imprévu ne ravisse de ses mains le bonheur qu'elle est prête à saisir, et ne change en peines cruelles ses douces espérances.

---

## PENSÉES DIVERSES.

Si les anges sont tombés, comment l'enfant de la terre peut-il ne pas trembler, et se croire en sûreté!

Celui qui n'a pas goûté les plaisirs d'un chaste amour, est encore à savoir tout le bonheur que peut donner une belle femme.

Il en est des plaisirs comme des gros livres, qui gagnent presque toujours à être abrégés.

\* \* \*

L'argent ne devient richesse, que de l'instant où il s'échappe de nos mains, pour aller servir à quelque prudent usage; et il ne devient vraiment notre bien, u'en se séparant de son maître.

\* \* \*

Tu es si spirituel, si débauché et si maigre, ô Voltaire! qu'on te prendroit tout à la fois pour Milton, le Pêché et la Mort.

\* \* \*

Un genou souple, des paroles emmiellées, une sœur jolie, une femme facile, voilà les chances qui gagnent à la loterie de la vie.

\* \* \*

Ce n'est que de nos jours, qu'on a vu des athées féminins. Une plume les effraye, un insecte les fait fuir; elles ont peur de tout, excepté de la colère de Dieu.

\* \* \*

Homme! ton orgueil est flatté, et je te vois fier de tes chefs-d'œuvres. Hé bien! veux-tu connoître quelque chose de plus grand encore? écoute... c'est un soupir pour le malheureux.

F I N.

## TABLE DES MATIÈRES.

---

Avis sur cet Abrégé.	Page 3
Précis de la vie d'Young.	11
1. <i>Nuit.</i> Les Misères de l'humanité.	13
2. <i>Nuit.</i> Henri.	20
3. <i>Nuit.</i> Narcisse.	26
4. <i>Nuit.</i> Le Caractère et l'Oubli de la mort.	35
5. <i>Nuit.</i> Le Remède contre la crainte de la mort.	43
6. <i>Nuit.</i> La Tristesse et le Malheur.	49
7. <i>Nuit.</i> Les Avantages de la nuit et de la solitude.	54
8. <i>Nuit.</i> La Conscience.	59
9. <i>Nuit.</i> Le Temps.	63
10. <i>Nuit.</i> L'Immortalité.	70
11. <i>Nuit.</i> Le Monde.	77
12. <i>Nuit.</i> Les Cieux.	81
Extrait du poëme du jugement dernier.	88
Pensées diverses.	90

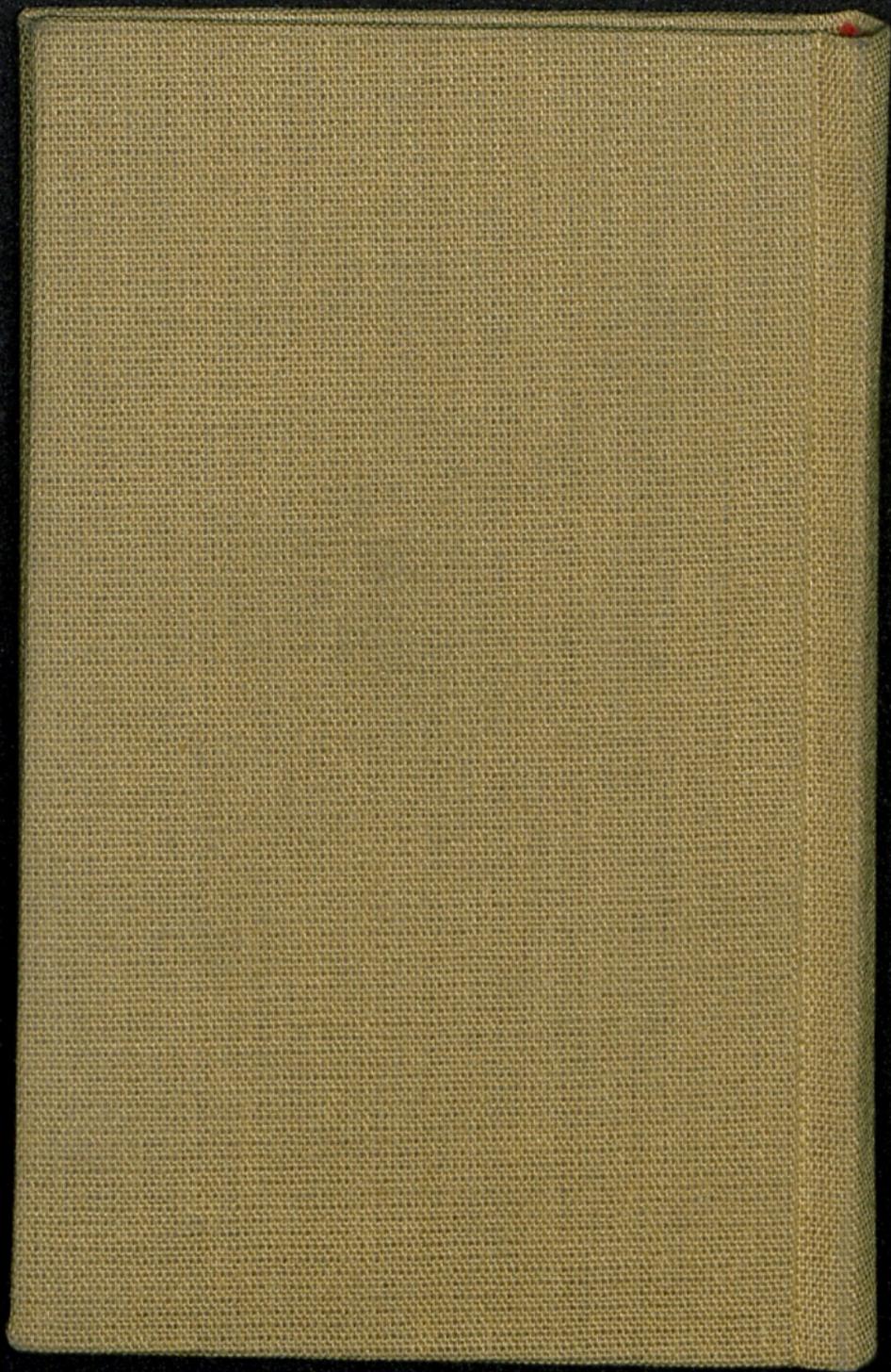
---





AB 120 265<sup>off</sup>

(X2258317)



# ABRÉGÉ

DES

OEUVRES D'YOUNG.

TRADUCTION

DE LE TOURNEUR.



À BASLE

de l'Imprimerie de Guillaume Haas fils.

1796.



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

